

Poètes arméniens disparus

Palais littéraire et musical – 3 octobre 2012 – 20 h 45

Grand Auditorium - Maison du Barreau

Vincent NIORE, AMCO – Sévag TOROSSIAN, Docteur en Droit
Avocats au Barreau de Paris



Intervention de Vincent NIORE :

« Il n'y a ni en deçà ni au-delà, rien que la grande unité, où ces êtres qui nous surpassent, les Anges, sont chez eux ».

La poésie arménienne est universelle comme les êtres, comme la musique qui est le seul langage universel, le seul qui unit les peuples. Nous parlons d'universalité. Parler des poètes arméniens c'est encore évoquer Léo Ferré,

Charles AZNAVOUR, ARAGON, bien sûr VOLTAIRE.

Cette soirée sera entrecoupée d'œuvres musicales des poètes arméniens dénommés les Achough dont précisément Sayat Nova, poète arménien du 18^{ème} siècle (1712-1795), troubadour qui rayonnât dans le Caucase, en Asie mineure, dans tout le Proche-Orient et qui mourut dans une église, massacré à coups de sabre par des soldats persans.

L'Arménie historique se souvient du « *Perse incendiaire* » ! Sayat Nova assassiné pour avoir refusé de renier sa foi et qui abandonna femme et enfants (quatre enfants) pour se retirer dans un couvent perdu avant de périr et après avoir servi le Roi de Géorgie jusqu'en 1759.

L'Achough est tout à la fois musicien, poète, chansonnier et conteur de fables.

Sayat Nova fut l'un des Achough les plus renommés au 18^{ème} siècle notamment à travers un poème chanté « Kamancha » qui est un instrument de musique : une vièle à quatre cordes dont il est dit « qu'elle soulage les cœurs brisés et qu'elle a le pouvoir d'atténuer la souffrance des malades ».

Place à l'orchestre de la troupe de danse Navassart, ces musiciens de la danse héritiers des achough. Navassart créée il y a presque un demi-siècle et qui par la danse est un hymne à la fierté de tout un peuple dit-on. « *Il ne s'agit pas de danse mais de l'histoire vivante d'un pays ou même la danse à sa fierté* ».

NAVASSART s'est produite à New-York au Dale Carnegie Hall, à Londres au Royal Albert Hall et à Paris au Palais des Congrès ! 40 siècles te contemplant NAVASSART !!!

Ce soir, nous avons la chance d'accueillir trois musiciens d'excellence, David PABOUDJIAN, Keram PABOUDJIAN, Vahé Der KALOUSTIAN, deux manient le duduk qui est un hautbois taillé dans du bois d'abricotier sauvage, un autre exerce son art sur le dehole, un tambour. Il y a le père, le fils, également le Saint Esprit, je veux dire cet esprit sain dans un corpus sain, le nôtre.

La question posée ce soir est celle de savoir comme le dit très justement notre confrère et ami Gyslain Di Caro si « *toute culture est culture de la mort* », et de citer Bossuet « *Sermons sur la mort : je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes* ».

Citons d'emblée SIAMANTO, le plus puissant des poètes arméniens massacrés : « *Et avec la lune solitaire et sanglante, comme une myriade de statues de marbre immobiles, tous les corps morts de notre terre se levèrent pour prier l'un pour l'autre* ». (extrait du poème la prière).

Votre Excellence Monseigneur Norvan ZAKARIAN, Premier Primat du diocèse arménien de France,



Madame le Bâtonnier Christiane FERAL-SCHUHL, vous qui présidez cette soirée et dont le bâtonnat est une succession d'innovations et d'engagements déterminés , inscrit dans le sillage de vos prédécesseurs notamment pour les missions d'observation judiciaire en Turquie là où nos confrères turcs sont en difficulté (nous savons que les institutions les plus durables ne sont jamais les mieux accueillies à leur naissance), merci du fond du cœur de nous avoir permis, Sévag TOROSSIAN et moi-même, de prendre la parole ce soir, **merci de faire la clôture**. Vous assistez actuellement au cycle **liberté droit et foi** au collège des Bernardins que dirige notre confrère **Thierry Massis** qui a pour patronyme un prénom arménien et précisément le nom d'une montagne d'Arménie qui est l'autre appellation du Mont Ararat, l'endroit du paradis terrestre, celui de l'Arche de Noé, et vous débattiez actuellement de

« *l'apocalypse, du temps des catastrophes et du principe de justice* », ô combien ce thème se rapproche du nôtre.

Sévag TOROSSIAN qui porte le nom d'un grand poète massacré ROUBEN SEVAG en 1915 et qui travaille à son dernier ouvrage dont vous pouvez apprécier la page de couverture, à savoir ces femmes arméniennes crucifiées en 1915 en sorte qu'une telle crucifixion laisse penser ou bien que Dieu est une femme ou bien que Dieu ne peut définitivement pas exister.

Sévag TOROSSIAN est déjà l'auteur de deux ouvrages essentiels « *le Haut-Karabkh arménien, un Etat virtuel ?* » et « *La prophétie d'Ararat* ».

Monsieur le Bâtonnier Henri ADER qui présidez l'Association du Palais littéraire et musical, homme d'immense et extraordinaire culture, irremplaçable déontologue, et dont nous connaissons l'attachement personnel à la défense de la cause arménienne.

Merci, Monsieur le Bâtonnier, car vous disiez en 1997, il y a quinze ans déjà que les « *rappels de mémoire* » étaient « *justifiés dans notre siècle sanglant et trop longtemps attendus à l'égard des juifs et aussi des arméniens et des tsiganes* ». La shoah est « *sans équivalent* », ajoutiez-vous, la Shoah : génocide et ethnocide sans équivalent, nous dit notre confrère Gyslain Di CARO. Que cette sans-équivalence soit admise une fois pour toutes !

Le génocide est un ethnocide, précise-t-il : « *la Shoah constitue une forme unique de génocide car il s'agit à la fois d'un génocide et d'un ethnocide, plus précisément le génocide était dans ce cas le moyen de l'ethnocide.* »

Sans équivalent ne signifie pas « *sans précédent* » car avant la shoah il y a Arménie 1915, premier génocide du 20ème siècle.

Je l'ai dit en face, salle des Criées, il y a 30 ans en juin 1982 lors d'une conférence Berryer, j'étais élève avocat, Raymond ARON présidait la soirée sur un thème dont je plaçais l'affirmative, « *pour ou contre la justification d'un terrorisme indiscriminé ?* »

Tout est parti de là me concernant, c'est ainsi que mon histoire d'amour avec la Conférence est née.

En 2015, nous commémorerons le 100ème anniversaire du génocide arménien avec, aux premières loges, le Barreau de Paris, je vous le garantis, je vous l'assure !!! comptez sur ma détermination : 100 ans de déni, cela suffit !

Ne pas dénoncer le crime revient à s'en rendre le complice.

Monsieur Bruno RICHARD, Secrétaire général,

Merci de tout cœur également d'avoir rendu cette soirée possible,

Nos remerciements à **Madame Arlette ACHACHE**, vous qui êtes, Très Chère Madame ACHACHE, la mère, sainte mère, muse congénitale du Palais littéraire et qui avez souhaité que nous intervenions, - vous avez pris cette initiative - il y a presque deux ans déjà, vous qui avez tant insisté pour que cet évènement ait lieu, soyez infiniment remerciée du fond du cœur également au nom de toutes les personnes présentes dans la salle qui peuvent vous applaudir car cet évènement exceptionnel, je l'attends depuis 30 ans ! !

Remerciements affectueux également au Président du Conseil National des Barreaux, le Bâtonnier Christian **CHARRIERE-BOURNAZEL** et à sa muse **Geneviève** pour leur fidélité ancestrale à la défense de la cause arménienne, le Bâtonnier Christian CHARRIERE-BOURNAZEL qui, le 17 janvier 2007, deux jours avant le lâche assassinat de Hrant DINK, écrivain et homme de paix, le 19 janvier 2007 à Istanbul, venait défendre la nécessité de pénaliser la négation du génocide arménien (Etaient présents Bernard-Henri LEVY qui nous enseigne que le négationnisme est le stade suprême du génocide à juste titre, et François HOLLANDE, Monsieur le Président ! nous savons que vos promesses de campagne n'engageront pas seulement celles et ceux qui y ont cru !)

Nous attendons une nouvelle loi ! Je vous ai écouté le 24 avril 2012 avec le Président SARKOZY, orateur remarquable, discourir face à la statue de KOMITAS.

Il est piquant de constater que chaque année, les cérémonies du 24 avril ont lieu à Paris devant la statue de KOMITAS, poète arménien disparu, devenu fou suite aux horreurs de 1915, et vous comprendrez l'orientation de cette soirée qui s'impose d'elle-même.

Merci, Cher Christian, toi qui nous a missionnés avec l'AFAJA, Alexandre COUYOUMDJIAN, son Président, Alexandre ASLANIAN, Rosemarie FRANGULIAN, Anahid PAPAZIAN, Virginie DUSEN, pour assister en qualité d'observateurs au procès des assassins de Hrant DINK à Istanbul pour assister nos confrères Turcs en bute à des difficultés. « Prévenez le Bâtonnier de Paris » !!! **Toi qui t'es rendu en Turquie à de nombreuses reprises depuis 20 ans et encore récemment pour aider nos confrères et demander la liberté pour nos confrères TURCS emprisonnés.**

(Il y avait encore cet été 40 avocats emprisonnés dans des conditions épouvantables).

Mes plus beaux souvenirs d'avocat sont ceux d'ISTANBUL où je me suis rendu à la demande du Bâtonnier Christian CHARRIERE-BOURNAZEL et où j'ai participé en 2009 avec notre confrère Alexandre ASLANIAN à une chaîne humaine de 2000 personnes avec nos frères démocrates turcs en la mémoire de HRANT DINK, journaliste, écrivain assassiné le 19 janvier 2007 de deux balles dans la tête sur un trottoir devant le siège du journal AGOS

dont il était le rédacteur en chef. **CES JOURNALISTES, CES AVOCATS QUI NOUS ONT FAIT VISITER LES RIVES DU BOSPHORE ET QUI DEVANT CHAQUE PALAIS NOUS DISAIENT : « ERMENI » ! CAR LES ARCHITECTES DE CES SPLENDEURS ETAIENT TOUS ARMENIENS ! EUX LE DISENT.**

Alors à notre frère démocrate turc, nous disons : « tu as une épine dans le pied, mon frère turc, moi, j'en ai une dans le cœur ».

Merci au **Bâtonnier Mario STASI ! Vous êtes un grand Bâtonnier, Monsieur le Bâtonnier**, frère de Bernard, lui aussi défenseur de cette cause arménienne. Parler de Mario c'est évoquer Bernard ! Souvenez-vous de Bernard STASI dans les années 75 présent salle Pleyel et implorant la Turquie déjà de reconnaître le génocide arménien.

Cher Mario, fondateur de l'Institut de droit pénal qui a débattu ici même le 6 février 2012 de la pénalisation de la négation des génocides, merci encore pour tes positions en faveur de la cause arménienne.

Merci au Bâtonnier, immense Bâtonnier, Jean **Castelain depuis toujours ami des arméniens et qui a poursuivi avec enthousiasme les missions en Turquie en qualité d'observateurs au procès DINK**, ET A SON EPOUSE **LAURENCE**, ARRIERE-PETITE-FILLE DU CONTRE-AMIRAL LOUIS PIVET qui, en avril-mai 1909 au plus fort des massacres d'Adana, dirigea son navire vers les rives du golfe d'Alexandrette et sauvant ainsi des centaines d'Arméniens.

1909 soit un an après la proclamation de la constitution ottomane sous la bannière de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Je précise que le Contre-Amiral Louis PIVET a été célébré en 2010 à Toulon sur la base navale de Toulon en présence de l'ANACRA (association nationale des anciens combattants et résistants arméniens) que préside Antoine BAGDIKIAN.

Je suis fier d'être ton ami depuis 30 ans mon Cher Jean et d'avoir vécu avec toi l'aventure de la Conférence, toi le superformidable 12^{ème} Secrétaire , Dieu tout puissant des 12èmes Secrétaires et incroyable Bâtonnier de la création du poste de vice-Bâtonnier , des manifestations grandioses du Bicentenaire et défenseur des droits humains ! je pense au drame vécu en HAITI et à ta mobilisation instantanée par les Secrétaires de la Conférence et par un déblocage substantiel et immédiat de fonds pour nos confrères Haitiens. Bravo mon très cher Bâtonnier !!!

A CITER TOUS NOS BATONNIERS, J'AI ENVIE DE DIRE AVEC SEVAG TOROSSIAN QUE NOUS SOMMES FIERS D'ETRE AVOCATS AU BARREAU DE

PARIS CAR N'OUBLIONS JAMAIS QUE « la seule chose qui permet au mal de triompher est l'inaction des hommes de bien ».

Ne pas condamner, c'est devenir complice !

La parole, notre parole d'avocat est à ce titre l'ombre de l'acte, l'aube de l'engagement, le crépuscule du combat !!!

Chers amis, Chers confrères, Mesdames, Messieurs,

AVEC ORGUEIL JE DEDIE CETTE SOIREE A MA MERE AZNIVE qui s'est envolée vers les cimes du mont ARARAT, le lieu du PARADIS TERRESTRE,

A mon grand-père maternel, Haïk, rescapé du génocide qui me l'a décrit, en a livré le récit à l'enfant que j'étais, ce récit de l'enfant qu'il n'a jamais été. Toute sa famille fut massacrée, lui sauvé par un religieux turc qui l'avait déguisé en petite fille.

Poètes arméniens disparus ! Avant de parler de votre poésie, posons la question de savoir ce qu'est la poésie !

Qu'est-ce que la poésie ?

Poètes, vos papiers ! Vous reconnaîtrez cet immense poète qui illustre si bien notre propos.

« La poésie contemporaine ne chante plus. Elle rampe. Elle a cependant le privilège de la distinction, elle ne fréquente pas les mots mal famés, elle les ignore. On ne prend les mots qu'avec des gants: à "menstruel" on préfère "périodique" (depuis peu, on préfère à homme de ménage « technicien de surfaces » et pourtant, l'ouvrier reste un ouvrier avec le fardeau de sa difficile condition).

Le snobisme scolaire qui consiste à n'employer en poésie que certains mots déterminés, à la priver de certains autres, qu'ils soient techniques, médicaux, populaires ou argotiques, me fait penser au prestige du rince-doigts et du baise-main.

Ce n'est pas le rince-doigts qui fait les mains propres, ni le baise-main qui fait la tendresse. Ce n'est pas le mot qui fait la poésie, c'est la poésie qui illustre le mot.

Le vers est musique. La Lumière d'où qu'elle vienne EST la Lumière...

La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la musique. Elle ne prend son sexe qu'avec la corde vocale tout comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche.

Mozart est mort seul, accompagné à la fosse commune par un chien et des fantômes.

On sait que Renoir avait les doigts crochus de rhumatismes, que Beethoven était sourd, que Ravel avait une tumeur qui lui suça d'un coup toute sa musique, qu'il fallut quêter pour enterrer Bela Bartok, on sait que Rutebeuf avait faim, que Villon volait pour manger, que

Baudelaire eut de lancinants soucis de blanchisseuse: La lumière ne se fait que sur les tombes.

(J'ajoute que SEVAK, SIAMANTO, VAROUJAN ont été dépecés vivants en 1915).

A vos plumes poètes, la poésie crie au secours. Les plus beaux chants sont des chants de revendication. Le vers doit faire l'amour dans la tête des populations. A l'école de la poésie, on n'apprend pas: on se bat.

Place à la poésie, hommes traqués! N'oubliez jamais que le rire n'est pas le propre de l'homme, mais qu'il est le propre de la Société. L'homme seul ne rit pas; il lui arrive quelquefois de pleurer.

Merci à Léo FERRE pour sa préface de Poète, vos papiers ! (1956).

La poésie arménienne de la fin du 19ème siècle est née de l'épouvante et du martyr notamment chez Siamanto.

Elle en illustre le mot.

A mes yeux, SIAMANTO est le plus puissant des poètes arméniens.

Il ne s'agit pas ce soir pour Sévag TOROSSIAN et moi-même de vous parler de la poésie arménienne dans toute son histoire car le temps nous manquerait, **mais de poètes arméniens disparus, maudits, massacrés, crucifiés, dépecés, crânes fracassés.**

La poésie arménienne est **aussi ancienne** que le peuple arménien.

La langue arménienne qui illustre la poésie appartient à la grande famille des langues **indo-européennes.**

Elle nous vient de cette Arménie que les géographes décrivent comme un énorme massif dominant de haut les dépressions de Transcaucasie et de Mésopotamie et encore une grande **forteresse naturelle aux abords raides mais recelant derrière ses remparts des tables, des bassins et des plateaux.**

La première difficulté est qu'il faut la traduire cette poésie

Il faut rendre hommage à Vahé GODEL et à Luc ANDRE MARCEL pour leurs remarquables ouvrages consacrés à la poésie arménienne.

Evoquons cet ouvrage publié en 1994 consacré à celui qui est traditionnellement annoncé comme l'un des plus grands poètes arméniens, **Daniel VAROUJAN** : « *Chants païens et autres poèmes* » et encore « *la poésie arménienne du Vème siècle à nos jours* » publié en 1990 aux Editions La Différence.

Merci au Centre de Recherches sur la diaspora arménienne pour ses ouvrages.

Nous avons délibérément choisi de vous parler de ces poètes assassinés sans vouloir éclipser les autres aussi remarquables.

Nous en retiendrons notamment trois : Daniel VAROUJAN, SIAMANTO et Krikor ZOHRAB, également avocat dont Sévag nous parlera particulièrement.

Le carnage et l'horreur illustrent la poésie de ces poètes massacrés parce qu'ils étaient arméniens.

Le génocide arménien de 1915 constitue le premier génocide du 20^{ème} siècle perpétré par le gouvernement Jeune-Turc orchestré par le Comité Union et Progrès qui avait son siège à Salonique et dont certains disent qu'il pouvait compter jusqu'à 400 000 membres (Youssof FEHMI, la Révolution ottomane, Paris GIARD & BRIERE, 1911, page 152).

Cet auteur nous indique d'ailleurs **que les Arméniens au début du siècle avaient pour but de recréer le Royaume d'Arménie avec ses douze capitales, son lac de Van et le Mont Ararat.**

Premier génocide du 20^{ème} siècle ! **pourquoi autant d'insistance ?** Cette histoire si cruelle et si incontestable dans son horreur est aujourd'hui contestée en tant que premier génocide du 20^{ème} siècle et nous avons vu certains intellectuels, authentiques humanistes, dire qu'il ne s'agissait pas d'un génocide.

Premier génocide du 20^{ème} siècle, quoiqu'en pense Jean DANIEL, fondateur du Nouvel Observateur, QUI LE 28 DECEMBRE 2011 poussait un cri puisque le Nouvel Observateur titrait : « *Turcs et Arméniens : **le cri de Jean DANIEL*** » (quel besoin de crier alors que l'indignation n'a pas sa place de ce côté-là ?) qui écrivait « *L'histoire consiste à faire la preuve que ces massacres effectifs des arméniens par les Turcs constituent un génocide exterminateur* » et encore que « *il y a génocide non simplement lorsqu'il y a crime plus ou moins collectif mais lorsqu'il y a intention d'extermination. Le cas n'est nullement prouvé EN CE QUI CONCERNE LE MASSACRE DES ARMÉNIENS PAR LES TURCS* ». Il surenchérisait car, le 21 décembre 2011, il avait déjà écrit « *les Turcs n'ont jamais entrepris d'exterminer systématiquement et méthodiquement les Arméniens bien qu'ils se soient livrés à d'épouvantables massacres collectifs contre certains d'entre eux* ».

Félicitations, la vieillesse n'est plus un naufrage ! C'est une envolée lyrique et pétillante vers l'au-delà !! Le lifting des consciences décomplexées !!!

Félicitations encore à **CLAUDE LANZMANN**, auteur de SHOAH qui à propos de la défunte loi sur la pénalisation de la négation du génocide arménien disait que le Parlement « légifère idiotement » en d'autres termes que ceux qui soutiennent la loi sont des idiots (des idiots certes mais fiers de l'être !!!) ;

Félicitations à **Alexandre ADLER** qui ajoutait son grain de sel, de la fleur de sel ! en disant le 26 décembre 2011 qu'à propos du génocide arménien le « *terme de génocide a pu légitimement être discuté* » ! et que les arméniens ont pratiqué « *une purification ethnique* » sur un territoire de l'Azerbaïdjan qu'ils « *occupent illégalement* » !!! Mais de quel territoire parlez-vous ?

Monsieur **ADLER**, n'oubliez jamais que le Président Ilham Alliev, mécène du LOUVRE, est un assassin, un assassin, un assassin de la culture arménienne et vous le voyez sur ces photos où l'armée AZERIE détruit des stèles funéraires qui appartiennent au patrimoine mondial de l'humanité sur le territoire du cimetière de Djoulfa.

Il s'agit précisément de khatchkars et surtout de la plus vaste collection de khatchkars au monde. Il n'en reste que de la poussière. **Merci à Carine TOROSSIAN pour ces images.**

Passons sur ce membre de l'Académie française, Monsieur **Pierre Nora** qui a déjà excellé dans cette salle (et doit se souvenir de mon intervention) et qui récemment comparait le fait d'écraser deux mouches à une revendication de la qualification de génocide à propos des Arméniens !

Et passons sur la décision du **Conseil Constitutionnel** en forme de syllogisme de qualité discutable contraire à la jurisprudence de la CEDH pour implorer NOTRE AMI BHL immense orateur pour qui le négationnisme est le stade suprême du génocide, de ramener ces brillants intellectuels, ce troupeau, cette tribu d'érudits en perdition car ils le sont, à de meilleures intentions vis-à-vis de la question arménienne.

Au plan historique, nul ne saurait contester les « *mémoires* » de Henry MORGENTHAU, SEULE VOIX JUIVE A S'ETRE ELEVEE A L'EPOQUE, Ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople de 1913 à 1916, immense humaniste, témoin direct du génocide arménien, qui rapporte dans son ouvrage publié en 1919 ! **avant même l'invention du concept de génocide, « l'assassinat d'une Nation »** ! la justification par TALAAT (L'HOMME LE PLUS PUISSANT ENTRE BERLIN ET L'ENFER) de « **l'extermination arménienne** » ! (Flammarion, page 263) :

ENTRE ICI JEAN DANIEL ! QUITTE TON LINCEUL D'INSOLENCES ET D'IGNORANCE, TAIS TOI CAR JE T'ENTENDS D'ICI ! ECOUTE MORGENTHAU

!!!

« *Dans tout l'Empire ottoman, un système **methodique** était appliqué en vue d'anéantir tous les hommes valides, autant pour supprimer ceux qui auraient pu créer une nouvelle génération que pour faire de la partie la plus faible de la population une proie facile.* »
« **L'extermination systématique des hommes se poursuivait...** » ; « *les souffrances (des Arméniens) furent grandes et constituent un autre chapitre de la longue série de crimes dont la Turquie aura à répondre devant le monde civilisé* ».

L'Ambassadeur MORGENTHAU ajoute que « TALAAT niait que l'expulsion de la population arménienne fit partie d'un programme **prémédité**... Le problème arménien comme tous les conflits de race était le résultat de siècles de mauvais traitements et d'injustices ».

MORGENTHAU cite TALAAT PACHA : « **nous avons déjà liquidé la situation des trois-quarts des Arméniens... Il n'y en a plus à Bitlis, ni à Van, ni à Erzerum. La haine entre les deux races est si intense qu'il nous faut en finir avec eux, sinon nous devons craindre leur vengeance** ».

EN EFFET, TALAAT ETAIT VISIONNAIRE CAR IL SERA EXECUTE LE 15 MARS 1921 A BERLIN LA OU IL S'ETAIT REFUGIE GRACE A L'ARMEE ALLEMANDE PAR Soghomon TEHLIRIAN plus tard acquitté par la cour d'assises de Berlin en 3 jours PRESENTE COMME « *LA CONSCIENCE DE L'HUMANITE* ».

Que les négationnistes de tous bords ne nous obligent pas par leur imbécilité à commémorer cette date du 15 mars 1921 chaque année.

Talaat PACHA fut pourtant Premier Grand Maître du Grand Orient de Turquie à partir de 1909.

Daniel LIGOU dans son « Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie » (PUF 1987, page 1203) nous dit que « *la maçonnerie turque était composée de Turcs syriens, grecs, arméniens, hébreux* ».

Tous ont fraternisé EN 1908 au moment de la proclamation de la Constitution ottomane (Jean MECERIAN, Editions de l'Imprimerie catholique, Beyrouth) « *Le génocide du peuple arménien, 1965* ».

1915 : Un million cinq cents mille morts, c'est presque trois mille Oradour-sur-Glane (600 morts, hommes, femmes, enfants, bébés, vieillards massacrés par la division DAS REICH pour rien, gratuitement, pour le plaisir de la fureur, de la jouissance du sang. Oradour-sur-Glane est un crime contre l'humanité).

Le Pasteur **Johannes LEPSIUS**, témoin oculaire, relate que l'élément arménien dominait économiquement et intellectuellement l'Empire ottoman et dès lors n'avait aucun intérêt à son effondrement :

« *Comme 90 % du commerce de l'intérieur se trouvent entre les mains des Arméniens, le résultat de la déportation est que le pays va à sa ruine. Comme le plus grand nombre des affaires se fait à crédit, des centaines de commerçants de marque, qui ne sont pas Arméniens, se trouvent mis en faillite. Dans les localités évacuées, il ne reste plus, à part quelques exceptions, un seul maçon, forgeron, menuisier, charpentier, potier, fabricant de tentes, tisserand, cordonnier, bijoutier, pharmacien, médecin, avocat, ni une seule personne appartenant aux carrières libérales ou s'occupant de quelque métier. Le pays sera réellement dans un état désespéré* ».

C'est pourquoi il nous faut définir la poésie qui illustre l'horreur. Le premier acte du génocide a consisté à anéantir les 700 intellectuels arméniens de Constantinople. L'élément arménien dans l'Empire ottoman constitue l'élite intellectuelle.

VAROUJAN, poète de génie, poète d'Eros, né en 1884, étudie en 1905 à l'Université de Gand en Belgique. En 1912, il devient le directeur de l'Ecole Saint-Grégoire l'Illuminateur de CONSTANTINOPLE. En 1914, il fonde un cercle littéraire voulant se réclamer de l'ère préchrétienne et païenne.



Extraits du poème chant PAIEN :

*« Dans le palais de marbre du rêve fascinant où brûlent des candélabres sertis d'étoiles, qui déversent une pluie de lumière.
Je suis, cette nuit, un Monarque vivant dans les fastes de l'Orient,
Je possède un trône, des trésors et des femmes blanches à la chevelure abondante.
Je contemple une Circassienne au beau corps vigoureux qui se trémousse en dansant devant moi, sur le tapis garni de perles.
De son corps et de sa chevelure parfumée, se dégage flots par flots, une mer de volupté où je nage avec joie.
Oh, elle est la magicienne accomplie des formes et des replis de la chair,
Elle possède le secret de faire couler abondamment à travers ses regards et son corps, tous les charmes et les délices voluptueux de la femme qui écument devant mes yeux, tels les flots fougueux de la mer,
Et elle danse, elle danse, elle danse en tourbillonnant...
Elle danse, danse, furieusement danse, sans cesse soumise à ma volonté libertine, qui la guide ; elle jette impétueusement son voile fin par-dessus sa tête ; Et expose la nudité de ses seins et son cou de cygne,
Ainsi que son ventre béni, que marque le nombril sombre.
Ses cuisses potelées surgissent ainsi que les autres parties secrètes de son corps.
Enfin, tous les mystères ineffables de la chair et des formes
Qu'en un effort suprême l'esprit du Créateur a pu engendrer.
O nudité sublime ! Nymphé pudibonde, perdue comme un mystère au sein de l'obscurité...
Alors, je sursaute brûlé de désir, en laissant tomber sur mes pieds mon diadème aux éclats de neige.
Tâtonnant dans l'obscurité, je découvre la Circassienne,
Guidé par le souffle palpitant et sublime de sa poitrine,
Puis, saisissant son poignet couvert de sueur, je l'étends sur mon divan garni de peaux de léopard.
O ce corps aimanté et tendre, pétri de lumière,
Qui écume comme du lait et du sang sur mes bras !
O cette chevelure houleuse, au sein de laquelle je nage,
En courant sans cesse le danger de me noyer dans sa masse !
O cette chaleur ardente, qui se dégage de ses bras nacrés et voluptueux,
Avec lesquels elle enlace puissamment mon cou comme un serpent,
Enfin, nos corps se confondent dans l'élan d'un baiser ardent...
Lorsque j'aurai eu ses lèvres vermeilles dans ma bouche,
Lorsque j'aurai vidé lentement, pendant des heures, le contenu de ses veines,
Oh ! C'est alors que seulement qu'il me semblera avoir goûté entièrement,
Aux délices de l'ère païenne,
Aux piments des Indes et à tous les encens de l'Arabie ».*

SIAMANTO, né en 1878, se rend à Paris pour étudier à la Sorbonne, on le retrouve à Genève, et en 1910 aux Etats-Unis.



Récit de l'horreur :

Varoujan (comme SEVAK et SIAMANTO mais je ne dispose que d'un seul récit), mourut attaché à un arbre, mutilé de part en part, et ses restes furent jetés aux chiens errants. Depuis Euripide, jamais à notre connaissance, poète n'avait connu une fin aussi effrayante. Il est difficile de ne pas y penser. Le poète avait trente et un ans." (Luc-André Marcel).

Vahé Godel décrit le carnage dans son ouvrage « *Daniel VAROUJAN, Chants Païens et autres poèmes* », (pages 9, 10 et 11), que « *arrêté le 24 avril, vers minuit, Sévak et Varoujan vont passer quatre mois en prison.*

Dans l'un des rares messages qu'il parvient à lui transmettre, Varoujan prie sa femme de lui envoyer son exemplaire de l'Iliade.

Laissons la parole à ce chauffeur turc qui fut témoin du crime – un témoin horrifié...- « je dus me mettre à la disposition de la police. A l'endroit de notre rendez-vous stationnait une autre voiture dans laquelle se trouvaient un policier et un gendarme avec cinq Effendis... L'un était un tout jeune homme à barbe noire aux yeux vifs. Ils étaient tous bien habillés. Ils avaient l'air inquiet, abattus, on leur avait lié les mains.

Le policier les fit monter dans mon véhicule et lui-même prit place dans l'autre voiture avec les gendarmes.

Le voyage fut soudain interrompu : quatre hommes armés jusqu'aux dents surgirent devant nous. Ils nous saisirent, l'autre cocher et moi, nous lièrent les mains puis firent descendre les cinq déportés.

On leur ordonna de livrer l'argent qu'ils avaient.

Comme ils avaient les mains attachées, ce furent le policier et le gendarme qui se chargèrent de les fouiller.

Ils les dépouillèrent de tout ce qu'ils avaient.

On me délia les mains et on m'ordonna de retourner en ville.

Les quatre bandits ordonnèrent aux prisonniers de les suivre. Je les suivis à distance. Ils traversèrent le ravin. A cet endroit, un petit bois garnit la colline. Ils y pénétrèrent, arrivés en pleine forêt, le chef dit quelques mots. Aussitôt, les hommes se ruèrent sur les effendis, les dépouillèrent de leurs habits, les déshabillèrent complètement.

Comment décrire ce que j'ai vu ?

Ces pauvres victimes furent une à une saisies et attachées aux arbres, ne pouvant se défendre, ayant les mains toujours liées. Puis tous dégainèrent leurs poignards et commencèrent à les larder de coups lentement, posément. Les cris des suppliciés, leur rage impuissante, me soulevaient le cœur. Oui, moi aussi, je suis un criminel. J'ai assassiné un homme et j'ai subi pour cela quinze ans de travaux forcés. Mais je n'ai pas été un lâche comme ces assassins. (Témoignage de Hassan, recueilli par un prêtre arménien, extrait de Persécutions contre les médecins arméniens, Constantinople, 1919).

Adom YARDJANIAN autrement dénommé **SIAMANTO** avait pour coutume de dire « *mon but n'admet pas la faiblesse* ».

Siamanto (1878-1915) est défini comme « *un poète de la trempe de Varoujan: on le dit moins discipliné, moins esthète, dédaignant totalement les règles de la poésie classique, mais possédant un tempérament fougueux, violent, doué d'une imagination fertile et attrayante si bien qu'il est arrivé à s'imposer en maître dans la littérature arménienne moderne* ».

SIAMANTO EST A MON AVIS LE POETE LE PLUS PUISSANT DE LA LITTERATURE ARMENIENNE !!!

« Il passe à travers les foyers détruits, les jardins et les champs abandonnés; il patauge dans la boue, le sang, marche sur les crânes fendus et piétine les ossements épars. L'émotion le prend, non le désespoir. Pas une larme, pas un trait de souffrances n'assombriront son âme; il saura dompter ses nerfs et en même temps il relèvera le moral de ceux qui sont pris dans la tourmente ».

L'un de ses poèmes les plus forts est inspiré du martyr arménien du 19^{ème} siècle et des massacres organisés par le Sultan Abdul HAMID avant la révolution jeune turque de 1908.

Ce poème a été censuré au sein de la communauté arménienne du Liban pendant des années au motif que la morale réprouvait qu'une mère arménienne puisse étrangler son enfant de désespoir.

Ce poème est directement inspiré des événements qu'un correspondant de guerre Henry BARBY décrivait dans son ouvrage « Au pays de l'épouvante, l'Arménie martyre », écrit à la suite des événements de 1915 et publié en 1917. Il en est le témoin oculaire

comme d'autres par exemple Paul Du VÉOU dans son ouvrage « *la passion de la Cilicie 1919/1922* ». Barby et Siamanto ne se connaissent pas. Tous deux parlent de l'étranglement.

Henri BARBY (pages 47, 48, 49 Edition Hamaskaine Beyrouth Liban) : « Dès les portes de la ville, ont lieu des scènes d'indicible horreur : les hommes sont séparés de leurs compagnes et de leurs enfants, dont les cris d'effroi emplissent la campagne. A coups de sabre, à coups de couteau, à coups de fusil, avec mille raffinements de cruauté, on les massacre. La terre, l'herbe sont trempées de sang. Les enfants, les yeux agrandis par la terreur, poussent de longs hurlements ; les femmes se tordent les bras, supplient, s'évanouissent. L'odeur fade du sang répandu se sent à plusieurs centaines de mètres à la ronde. La sinistre besogne est bientôt finie.

Quelques derniers coups de feu retentissant isolés indiquent que, de loin en loin, un Kurde achève un blessé qui s'obstine à ne pas mourir. Les bourreaux s'avancent alors vers le lamentable troupeau que forment les femmes, les jeunes filles et les enfants. A moitié folles de terreur, serrant les petits contre leurs poitrines, les mères regardent venir ces Turcs dont quelques-uns sont rouges de sang des pieds à la tête. Les voici au milieu d'elles : leurs yeux luisent... ils ricanent... Les femmes, qui viennent voir mourir leurs maris, leurs pères et leurs fils ne sont pas au bout de leur martyre ! Déjà, les barbares ont saisi quelques enfants et, les emportant jusqu'aux rochers voisins, les ont jetés dans la mer. A présent, ils dénouent furieusement les bras maternels qui enserrent les bébés. Les yeux secs, des mères étranglent elles-mêmes leurs petits pour que le Turc ne les torture pas. Des cris déchirants, des cris de terreur et de douleur montent vers le ciel, des supplications ardentes, des clameurs de folie et d'agonie...

Les enfants, les uns après les autres, sont arrachés à leurs mères. Les bourreaux les tenant par les pieds, leur brisent le crâne sur les rochers, ou bien, les saisissant à deux mains d'un seul coup, leur cassent les reins sur leurs genoux.

« Pitié, Pitié ! » les tigres ont-ils pitié ? Par endroits, des scènes terrifiantes que l'imagination peut à peine se représenter, se déroulent. Dans un coin, deux Kurdes, ivres de carnage, se sont emparés d'un même enfant, l'un par une jambe, l'autre par un bras. Ils ont tiré ensemble, en sens contraire, avec tant de violence que le bras de l'enfant, arraché, reste aux mains de l'un d'eux. Un cri de souffrance, horrible entre tous les autres, a traversé l'air. La mère qui, folle de douleur, s'est jetée sur les montres, est assommée d'un coup de crosse. Mais alors, pour les bureaux, cela devient un jeu : il semble qu'ils se grisent de leur propre barbarie. A deux, à trois, à quatre, ils écartèlent de pauvres petits êtres dont ils jettent ensuite les membres et les corps pantelants aux quatre coins de l'horizon... !

Quand les petits sont tous morts, la horde passe aux femmes. La plupart meurent égorgées à coups de couteau, éventrés à coups de sabre.... Les hurlements des victimes sont si effroyables qu'on les entend de Trébizonde ».

Paul du VÉOU évoque la période qui débute avec la guerre de 1914 (pages 53, 54, 55, 56 La passion de la Cilicie, librairie Paul GEUTHNER 1954 MAIS ECRIT EN 1936 ET PUBLIE EN 1938) : « de seize cent mille à deux millions d'Arméniens selon le patriarcat et le Livre bleu britannique, survivaient dans les six provinces de l'Asie Mineure quand les Jeunes-Turcs déclarèrent la guerre aux Alliés. Ils allaient vivre les heures plus sombres de leur histoire nationale. Ils se défendirent à Zintoun, à Marache, à Ourfa, à Samsoun. A Mouch, ils se retranchèrent ; les Allemands bombardèrent leurs maisons et les Arméniens succombèrent le quatrième jour. Tandis que l'artillerie allemande restait en position, les Turcs arrachèrent les ongles des vieillards, leur brisèrent les dents et leur coupèrent le nez, ils brûlaient vivantes, devant leurs maris mutilés, les femmes qu'ils avaient violées et jetaient les enfants au feu en criant à leurs mères qui grillaient déjà : voici vos lions.

A Kharpout, à Mezré, ils arrachaient aux hommes les ongles et les sourcils, leur ferraient les pieds comme à des chevaux et leur disaient : Que maintenant votre Christ vous aide ! Djevad bey, dignitaire de la loge de Salonique, avait inventé, avec ce supplice qui lui valut le surnom de « maréchal-ferrant de Bachalé », celui d'introduire sous les chemises des femmes des chats qu'on fustigeait.

Le vali d'Alep semait les routes de mains d'enfants coupées : à l'école américaine de Marache, les Turcs réunirent cent femmes et des enfants – plusieurs n'avaient pas un an – « qu'ils mutilèrent de toutes les façons possibles ». Trente-quatre Arméniens y furent fusillés et vingt-quatre pendus le 14 août. Officiers, gendarmes et soldats sodomisèrent publiquement ces cadavres encore dans les spasmes puis se rendirent devant l'hôpital allemand en criant « Yaschassin Almanya, vive l'Allemagne ! Les Allemands leur offrirent un lunch. « Dans la région du IV^e Corps d'Armée, et d'après les ordres reçus, écrivit le général Kadin pacha à son gouvernement, toute la population masculine a été tuée. Les gendarmes brûlaient avec du pétrole les enfants à la mamelle. Un Turc arracha l'enfant qu'une mère portait encore dans son ventre et l'écrasât contre la paroi ».

Mustapha KEMAL en fit l'aveu devant la Cour martiale turque de Constantinople le 27 janvier 1920: « Les pachas qui ont perpétré des crimes inouis et inconcevables et qui ont ainsi entraîné le pays dans sa situation présente pour assurer leurs intérêts personnels, suscitent encore des troubles. Ils ont instauré toutes sortes de tyrannies, organisé les déportations et les massacres, brûlé avec du pétrole les enfants à la mamelle, violé des femmes et des jeunes filles en présence de leurs pères garottés et blessés, séparé les jeunes filles de leurs père et mère, confisqué leurs biens et les ont exilé jusqu'à Mossoul dans un état lamentable en exerçant toutes sortes de violences. Ils ont embarqué à bord des caïques

des milliers d'innocents et les ont jetés à la mer. Ils ont fait marcher pendant des mois entiers des vieillards affamés, ils les ont astreints à des travaux forcés. Ils ont fait jeter les jeunes femmes dans des maisons de tolérance, établies dans des conditions épouvantables et sans précédent dans l'histoire d'aucune Nation. ».

Paul du VÉOU reprend et nous indique que l'Allemagne enseignait la technique des massacres à Enver Pacha et à Talaat Pacha et que jamais elle ne tenta d'en limiter l'horreur.



« L'étranglement (SIAMANTO) :

Entre les quatre murs d'une cave, Nous nous sommes entassés quarante malheureux, Tel un troupeau de bêtes Poursuivies par les fureurs d'une tempête de sable, Tremblantes, bousculées par la vision de la mort ...Un silence de pierre s'appesantissait sur nous avec toutes ses horreurs. Pas le moindre chuchotement; tous retenaient leur respiration, et leur lèvres étaient cousues. Nos regards terrifiés où brillaient des lueurs démoniaques Allaient de l'un à l'autre; ils aspiraient la mort de l'autre ...Ainsi, d'un jour à l'autre, Figés dans le silence des pierres tombales, pris par les affres de la faim, Nous forgions sur nos corps les transes de la frayeur ... Et pour freiner notre rage et les désirs secrets de nos coeurs, Plusieurs d'entre nous se mettaient à ronger rageusement leur doigts ... Le silence de pierre se reflétait dans nos yeux tel l'infini ...

Au dehors, sous le soleil souriant, des milliers de barbares au visage bestial, Que le pillage des champs et la destruction des villages n'avaient pas encore assouvis, Cherchaient notre cachette et désiraient notre trépas... Perdus dans les transes de la mort au fond des sinistres ténèbres de notre retraite, C'est avec terreur, avec terreur et terreur, que nous entendions Les cliquetis foudroyants des armes à feu, des lances, des baïonnettes et des épées, Qui faisaient rage sous le soleil ... Et les cadavres, les cadavres, tombaient sur le toit de notre cave, En trébuchant comme des arbres déracinés; Les gémissements des agonisants, tantôt déchirants, tantôt assourdis, Traversaient les murs, pénétraient jusque dans notre cachette, en y semant la terreur. A travers le toit de terre, qui nous servait de cercueil, Le sang chaud qui coulait là-

haut à flots" et qui suintait, Se mit à tomber goutte à goutte sur nos visages ... Juste à cet instant, un nouveau-né se remit à pleurer, en poussant des cris stridents. Cet être innocent allait nous trahir. Il ne nous restait plus qu'à commettre un crime, - c'était notre unique espoir Lorsque sa mère, tout en sanglotant, enfin murmura ... " Que la Miséricorde divine nous soit assurée; mes seins se sont taris. Il n'y reste plus rien, pas même une goutte; sinon du sang ... Mon lait s'est tari jusqu'à la dernière goutte, il ne reste plus rien, faites ce que vous voulez ... Il faudra l'étrangler, cria quelqu'un, en levant son bras chargé de colère. Il faudra l'étrangler... Voilà ce que nous chuchotâmes tous les quarante à la fois ... Etranglez-moi d'abord, et mon enfant ensuite! - Ça y est, on nous a découverts, déjà on donne des coups de pioche ...

Nous avons été trahis tous à la fois, on déblaie déjà le toit ... Voilà de la terre qui tombe, et voilà la lumière qui perce. - Je vous en supplie. Etranglez-moi, voici mon cou et celui de mon enfant... Et la mère arménienne, tendit vers nous, à travers les ténèbres, en même temps que son cou celui de son enfant ... Tout de suite, fendant l'obscurité, surgirent deux bras, qui se tordant comme des serpents, s'accrochèrent au cou de l'enfant, et le serrèrent furieusement ... Le silence de la cave se transforma alors en une tempête. Il me sembla un instant que nous étions tous fauchés par une mort bien méritée ... Mais, un moment après, nous nous rendîmes compte que poussant dans sa déception des injures grossières, La meute assoiffée de sang, s'éloignait déconcertée ... Etait-ce notre salut? Mais les serfs peuvent-ils jamais s'émanciper? Etait-ce ainsi qu'on aurait dû se sauver? ... Depuis lors, cette pauvre femme se traîne dans les rues, à moitié nue,

S'agrippe comme une folle aux troussees des inconnus, des passants, des ennemis et des étrangers, et elle gémit: - " Voyez-vous ces mains, les voyez-vous, ces mains? C'est moi-même, qui de mes mains, ai étranglé mon nouveau-né dans la cave ... Croyez-moi! Oui, c'était moi-même. Oh! comme vous êtes injustes. A votre tour, ayez au moins la pitié de m'étrangler; mes mains sont impuissantes. Oui, c'est moi qui ai étranglé mon nouveau-né dans la cave, en y mettant toutes mes forces... Vous êtes des gens sans coeur, étranglez-moi donc, mes mains n'ont plus assez de force... ».

« La prière (SIAMANTO) :

Les cygnes, découragés, ont migré Ce soir, des lacs empoisonnés. Et des sœurs, tristes, rêvent de frères, sous les murs de la prison. Les combats ont pris fin dans les champs de lys en fleurs, Et des femmes pâles suivent les cercueils des passages souterrains, Et chantent, la tête courbée vers le sol. Oh, hâtez-vous : nos corps souffrants sont gelés dans ces obscurités impitoyables.

*Hâtez-vous vers la chapelle, où la vie sera plus clémente, La chapelle du cimetière où dort
notre frère*

*Un cygne orphelin souffre dans mon âme, Et là, sur des corps récemment enterrés, Il pleut du
sang, il coule de mes propres yeux. Une foule d'estropiés passe le long des sentiers de mon
cœur; Et avec eux passent des aveugles, pieds nus, Dans l'espoir divin de rencontrer
quelqu'un en prière. Et les chiens rouges du désert ont hurlé toute une nuit, Après avoir gémi
désespérément sur les sables Pour quelque chagrin inconnu, incompréhensible. Et la tempête
de mes pensées a cessé avec la pluie. Les vagues ont été cruellement emprisonnées sous les
eaux gelées. Les feuilles des énormes chênes, comme des oiseaux blessés, Tombaient avec des
cris d'angoisse. Et la nuit noire était désertée, comme le vaste infini.*

*Et, avec la lune solitaire et sanglante, Comme une myriade de statues de marbre immobiles,
Tous les corps morts de notre terre se levèrent pour prier l'un pour l'autre ».*

L'histoire arménienne coule dans les veines du peuple arménien, sa mémoire est son sang, aussi évoquer le passé, c'est aussi parler du présent et du plus grand des poètes arméniens du moment, Charles AZNAVOUR, héritier des poètes disparus car vous constaterez la filiation intellectuelle avec eux et bien sûr VOLTAIRE.

Vous constaterez d'ailleurs que l'influence de Voltaire se fait sentir aussi bien chez SIAMANTO que chez AZNAVOUR qui, s'il n'est pas un poète disparu, fort heureusement, se situe dans la lignée de ceux-là.

« Ils sont tombés :

Ils sont tombés sans trop savoir pourquoi. Hommes, femmes et enfants qui ne voulaient que vivre. Avec des gestes lourds comme des hommes ivres. Mutilés, massacrés les yeux ouverts d'effroi. Ils sont tombés en invoquant leur Dieu. Au seuil de leur église ou le pas de leur porte. En troupes de désert titubant en cohorte. Terrassés par la soif, la faim, le fer, le feu Nul n'éleva la voix dans un monde euphorique

Tandis que croupissait un peuple dans son sang, l'Europe découvrait le jazz et sa musique. Les plaintes de trompettes couvraient les cris d'enfants. Ils sont tombés pudiquement sans bruit Par milliers, par millions, sans que le monde bouge. Devenant un instant minuscules fleurs rouges Recouverts par un vent de sable et puis d'oubli Ils sont tombés les yeux pleins de soleil Comme un oiseau qu'en vol une balle fracasse. Pour mourir n'importe où et sans laisser de traces Ignorés, oubliés dans leur dernier sommeil Ils sont tombés en croyant ingénus Que leurs enfants pourraient continuer leur enfance Qu'un jour ils fouleraient des terres d'espérance Dans des pays ouverts d'hommes aux mains tendues. Moi je suis nous sommes de ce peuple qui dort sans sépulture. Qu'a choisi de mourir sans abdiquer sa foi. Qui n'a jamais baissé la tête sous l'injure.

*Qui survit malgré tout et qui ne se plaint pas. Ils sont tombés pour entrer dans **la nuit Éternelle** des temps.*

Au bout de leur courage. La mort les a frappés sans demander leur âge. Puisqu'ils étaient fautifs d'être enfants d'Arménie.

Il semble que SIAMANTO, pétri de culture française, n'ait pas été indifférent au poème de Voltaire qui est le premier à définir le crime contre l'humanité et l'indifférence du monde.

POÈME SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE (1756)



Malheureux mortels ! ô terre déplorable !
Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien »
Accourez, contemplez ces ruines affreuses
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes
» ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages :
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Vous criez « Tout est bien » d'une voix lamentable,
Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre. [...]
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre ;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans
nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance*.

Qui oserait lui faire le reproche d'une inspiration ?

Puisse cette soirée perpétuer la mémoire qui n'est pas seulement notre passé, notre présent et notre avenir mais qui est avant tout notre sang.



**Intervention de Sévag
TOROSSIAN**

I – Ils ont disparus

Ils ont disparus.

« **Disparus** », dans les deux sens du terme : ces créatures mortelles qui sont un jour apparues puis parties, et

« dont personne ne sait où elles se trouvent ». Car on les a fait disparaître volontairement. Comme si leur héritage constituait un danger.

Pour la première fois dans l'histoire, l'extermination d'une nation se programmait, d'une manière froide et calculée, en partant d'une idée diabolique : **les poètes doivent mourir.**

Car c'est par eux que **l'œuvre d'anéantissement a commencé**, ce maudit 24 avril 1915. Ils ont commencé par déporter et massacrer les intellectuels, les écrivains, les avocats. Ceux qui étaient les **gardiens de la Parole**. Ceux qui avaient pour mission sacrée de transmettre la culture.

24 avril, date symbolique de commémoration annuelle du génocide arménien. 24 avril, **date du début** de la déportation. Mais 24 avril, surtout, date de l'arrestation de quelques **700 intellectuels**. C'est par eux que tout a commencé.

Tuer les écrivains, les intellectuels, les avocats, les hommes politiques et les religieux. Déraciner une forêt vivante, brûler les racines de la culture ; **décapiter la nation**, lui retirer tous ses guides, ses penseurs. Et le reste, pour les vieillards,

les femmes et enfants qu'ils n'auraient plus qu'à déporter dans les déserts de Syrie jusqu'à extinction, le reste ne serait plus que détail de l'histoire.

Ils sont partis, tous ensemble, ce matin d'avril.

Ils sont venus les chercher. Un par un. Tous. **C'était un 24 avril.**

II – Krikor Zohrab



Nous avons un confrère, **Krikor Zohrab**, avocat et écrivain.

« **Prince de la Nouvelle** », comme on disait de lui. Il avait été poursuivi pour avoir défendu des détenus politiques. Après treize années d'exil, il était revenu en 1908 à la faveur du rétablissement de la Constitution, pour devenir professeur de droit pénal à l'Université de Constantinople.

Elu député, Zohrab était sans doute le plus célèbre homme politique arménien. Il participait activement aux commissions du Parlement ottoman. Le 24 avril 1915, tous les notables arméniens avaient été arrêtés : **Zohrab avait été épargné. Mais pas pour très longtemps.**

Après les rafles, Zohrab allait trouver **Talaat**, le ministre de l'Intérieur, avec qui il avait en commun la **Franc-Maçonnerie**. Singulière fraternité qui lui offrit sans doute un répit. Sanguinaire fraternité qui n'était qu'illusion. Le ministre se justifia et lui apprit une révolte dans la région de Van – invoquée comme prétexte d'une révolte générale des Arméniens. Il lui demanda de ne pas s'opposer à la vague d'arrestation.

Le sanguinaire ministre de l'Intérieur **se justifiait ainsi** :

« Au jour de notre faiblesse, vous nous avez sauté à la gorge et avez ouvert la question des réformes arméniennes. Voilà pourquoi nous profitons de la situation favorable dans laquelle nous nous trouvons pour disperser tellement votre peuple que vous vous ôterez de la tête, pour cinquante ans, toute idée de réforme ».

En juin 1915, Zohrab était arrêté et déporté vers Alep en Syrie. Son épouse, Clara, se réfugiait en Europe avec ses quatre enfants. Il fut expédié par chemin de fer sur Alep. De là il devait être transféré pour comparaître devant un Conseil de guerre.

Sa voiture fut interceptée par une **bande de tchétés**, qui contrôlaient toutes les routes menant du nord vers les déserts. Zohrab fut saisi dans ce coup monté par les brigands, dont les **témoignages du principal bourreau** figurent encore dans les archives du génocide arménien ; **le bourreau témoigne** :

« J'ai saisi Zohrab, je l'ai jeté à terre et je lui ai écrasé la tête avec une grosse pierre jusqu'à ce qu'il meure ».

Le ministre Talaat fit alors annoncer à la femme de Zohrab que, **malade du cœur**, son mari avait succombé à une attaque dans la voiture qui le conduisait à Diarbékir. On requit même le médecin municipal d'Ourfa d'établir un faux certificat de décès. Le certificat fut remis à la veuve mais la vérité éclata quelques mois plus tard. Le 28 novembre 1916, la question fut évoquée lors une séance du Parlement : **le gouvernement dut reconnaître** que le député Zohrab avait été assassiné.

III – Komitas



Peu échappèrent aux massacres.

Le révérend Père **Komitas** connut aussi la rafle de 1915, mais il y survécut miraculeusement pour mourir, en 1935, à **Paris**, à l'hôpital psychiatrique de Villejuif. Son héritage inestimable est la musique religieuse ; il symbolise à lui-seul l'identité arménienne de l'après-génocide, **déchirée entre la création artistique et le trauma.**

Tcharents, qui n'avait pu assister à ses funérailles, écrivit :

Tout ce qu'a jadis eu ton peuple,
Dans son passé lumineux et glorieux,
Ce qu'il a ces jours, désiré et pensé,
Il l'a réuni et te l'a donné.

Avec **Komitas**, c'est la musique, mais aussi la poésie religieuse qui était consacrée. Et ce lien de la littérature à la religion chrétienne a toujours été fort ; comme en témoigne le poème le plus connu de Vahan Tekeyan :

L'Eglise arménienne est l'importante forteresse de la foi de mes ancêtres,

Ils l'ont fait sortir de la terre, pierre par pierre,

Et l'ont fait descendre du ciel, rosée par rosée, nuage par nuage,

Et ils se sont ensevelis docilement dans son sein, avec sérénité...

Ecoutez plutôt ce chef-d'œuvre de Komitas, Ambella (Nuageux).

IV – Tekeyan



Tout comme Komitas, **Vahan Tekeyan** était un poète miraculé du génocide. En 1920, il participait même aux négociations autour du traité de Sèvres. Un traité qui prévoyait, avant tout le monde, la création d'un tribunal pénal international qui devait juger les génocidaires et qui fut jeté aux ordures. Un tribunal, un jugement qui aurait évité cent ans de déni et qui fut volé par les Alliés ; une démission du droit qui chuchote à nos oreilles depuis cent ans, qui chuchote encore ce soir : « Vous n'existez pas ». Cette salle est vide ce soir ; écoutez, c'est ce que nous disent les fantômes des poètes arméniens disparus. Celui de Tekeyan aussi. Ses compagnons n'avaient pas eu la chance de survivre ; sa **poésie autoanalytique** dépeint l'univers psychologique et affectif du génocide auquel il a échappé avec la culpabilité du survivant de carnage.

Il nous raconte son agonie de survivant, comme s'il la vivait encore et encore :

Un événement épouvantable se perpètre là-bas, dans les ténèbres. On tue une nation, douée de vitalité et de vertu ; Elle possédait le génie de vivre et de renaître sans cesse ; Ah! comme elle s'était embellie et comme elle s'était rajeunie... Et cette nation était la nôtre, et on l'extermine en ce moment. On la tue!

IV - Il y eut un avant, et il y eut un après
Il y eut un avant, et il y eut un après.

Un **avant** qui devait expliquer le pendant. La grande tragédie culturelle des Arméniens est que le génocide a voilé toute l'**arménologie**. L'arménologie, 7.500 ans de culture, de la littérature mystique des anciens temps, des Pères de l'église, de Nercès le Gracieux, Grégoire de Nareg, jusqu'à la renaissance, c'est l'impertinente survie d'une culture multimillénaire, faisant affront aux empires en quête d'homogénéité, qui était en jeu.

Grégoire de Narek, poète mystique du Moyen-âge, auteur du monumental poème « *Le livre des Lamentations* », qu'on considère encore aujourd'hui comme un chef d'œuvre de la poésie médiévale.

« J'ai été orgueilleux, moi, poudre vivante,
et fier, moi, argile parlante,
et hautain, moi, vil terreau.
Je me suis exalté, moi, cendre sordide ;
j'ai brandi le poing, moi, coupe fragile.
Je me suis accru plus qu'un roi ;
puis comme l'homme qu'on expulse
je me suis reclus à nouveau en moi.
J'ai reflété l'incendie de la fureur
moi, boue intelligente ;
ma prétention m'enfla comme étant immortel,
moi, de mort encloué comme les bêtes ;
j'ai étendu les bras vers la passion de vivre,
n'ai pas tourné ma face mais mon dos ;
l'esprit ailé je me ruais vers de noirs mystères ;
j'ai dégradé mon âme pure en flattant mon corps. »

7.500 ans, oui. Arménie mystique que le monde ignore. Une époque reculée où le plus ancien site astronomique du monde, **Carahunge**, à 200 km d'Erevan, témoigne d'une connaissance avancée, à cette époque, des mathématiques, de la géométrie, de l'astronomie, et donc... de l'écriture. Alors que le monde

scientifique attribue encore, pour l'instant, l'invention de l'écriture aux Phéniciens.

Arménie mystique, qui a aussi accompagné les **premiers chapitres de la Bible**. Celle de Noé et de sa descendance, Noé qui fit échouer son arche sur les hauteurs des montagnes d'Ararat. C'est là que toute l'humanité reprit vie : **nous venons tous de l'Ararat**. Car ce sont les fils de Noé – Sem, Cham et Japhet – qui allaient dessiner les descendance de tous les peuples du monde.

Alexandre Dumas écrivait en 1859 son éloge de cette terre mystique :

C'est en Arménie qu'était situé le paradis terrestre ;
C'est en Arménie que prenaient leurs sources les quatre fleuves primitifs qui arrosaient la terre ;
C'est sur la plus haute montagne d'Arménie que s'est arrêtée l'arche ;
C'est en Arménie que s'est repeuplé le monde détruit ;
C'est en Arménie, enfin, que Noé, le patron des buveurs de tous les pays, a planté la vigne et essayé la puissance du vin ».

Ils viennent de loin, vous voyez, de très loin, du fin fond des âges, d'une histoire que vous ne connaissez pas, et qui a été entièrement voilée. Car un génocide est aussi culturel : au-delà des hommes, c'est la culture qu'on veut briser.

Les **origines de la littérature** arménienne remontent au Ve siècle avant JC. La tradition est orale, l'alphabet arménien qu'on connaît aujourd'hui ayant été créé au Ve siècle après JC. Mais la littérature a toujours été la voie royale de la culture arménienne, bien que moins connue que l'architecture, l'enluminure ou la musique.

C'est une unité remarquable qui les a unis dans toute l'histoire de la littérature arménienne – unité de langue, mais aussi de l'esprit. Aux périodes heureuses de son histoire, le poète a chanté la gloire de ses Dieux, l'amour, la femme, ses princes ou la joie des fêtes populaires. Aux jours sombres de défaites et d'oppression, c'est à ces singuliers combattants qu'a été confiée la tâche de remonter le moral de la nation, celle aussi d'éveiller un avenir meilleur en réveillant un passé glorieux, parfois mythologique.

Et dans les terribles heures d'anéantissement, les poètes ont témoigné. Témoigné de l'indicible car l'historien seul ne pouvait suffire. Le travail de l'historien était trop académique, pour restituer la réalité de l'histoire ; le poète a été là pour accompagner le témoignage car son œuvre pouvait, elle, se permettre de crier.

La littérature arménienne ne s'est pas pour autant fermée aux **courants de pensées extérieurs**. Les disciples de Saint-Mesrop, le créateur de l'alphabet, sont allés puiser aux sources grecques et syriaques pour donner l'âge d'or des lettres arméniennes au Ve siècle, Plus tard, l'âge d'argent au XIIe siècle, jusqu'au mouvement de renouveau du XIXe siècle ; tout cela a pu correspondre à une ouverture vers l'Occident.

Il y eut un avant, et il y eut un après.

L'**après** est voulu comme un cri d'espoir, comme l'écrivait le poète **Toumanian** par une simple phrase humble et lumineuse :

« Vivez mes enfants, mais ne vivez pas ce que nous avons vécu ».

L'après-génocide, c'est aussi une période de **grand dynamisme littéraire** : de 1940 à 1970, c'est une période d'effusion de poètes comme on n'en a jamais connue : Chiraz, Sévag, Sarmen, Kevork Emin, Hamo Sahian, Hovanès Toumanian, Avedik Issahakian, Tcharents. Ce qui devait s'expliquer : c'était la génération de l'après-génocide qui commençait à parler, après le silence du trauma. « Comme si la vie, disait Sévag, tout à coup fut lavée de la boue qui la couvrait ». C'est donc la poésie qui a permis avant tout de **libérer la parole**.

Dans cette littérature post-génocide, on a aussi tenté de comprendre, les poètes ont aussi écrit pour expurger l'indicible. Les auteurs ont aussi eu recours aux forces imagées de **la nature** pour expliquer l'insoutenable. Comme le faisait Chiraz, dans un poème fantastique, l'ennemi prend la forme du vent qui détruit tout sur son passage, sans raison apparente :

« Nous étions en paix comme nos montagne, vous êtes venus comme des vents fous,

Nous avons fait front comme nos montagnes, vous avez hurlé comme des vents fous,
Eternels nous sommes comme nos montagnes, vous passerez comme des vents fous ».

Car l'Arménien, lui s'identifie aisément à la terre : « Nous sommes nos montagnes », criaient la foule il y a encore vingt ans dans les rue d'Erevan pour expliquer que le peuple ne pouvait s'amputer d'un morceau de territoire.

Car le poète a une mission : il est le **vecteur d'une identité nationale** qui résiste aux empires environnants ; et des empires environnants, il y en a toujours eu : turc, tatare, mongole, perse, arabe, russe : le poète est un résistant. **Rouben Sévag** résumait ainsi cette mission :

« Le poète chantera dans la lumière ou les ténèbres ».

Ainsi, il n'y a pas d'alternative : le poète ne tolère pas les compromis.

V – Missak Manouchian



L'après-génocide, c'est aussi le temps de l'exil. Ils ont **débarqué en France**, dans les ports de Marseille pour repartir à zéro. La France, terre d'accueil des poètes disparus, ceux qui disparaîtraient quelques années plus tard sur le sol français.

Oui, le poète arménien est un résistant. Et cette mission de résistant, il l'a aussi remplie pour la France. Missak Manouchian était un poète et un résistant,

dans le sens que la seconde guerre mondiale lui avait donné. Militant communiste, engagé volontaire de l'armée française, plusieurs fois fait prisonnier.

Et voilà que le 21 février 1944, 22 hommes du groupe **Manouchian** sont fusillés au Mont Valérien. La propagande allemande placardait alors, sur les murs de Paris, 15.000 affiches rouges, portant en médaillon noir le visage de 10 fusillés. Au centre, la photo de Missak Manouchian, avec cette inscription : « **Arménien, chef de bande, 56 attentats, 150 morts, 600 blessés** ».

Ils voulaient les stigmatiser. Mais voilà que cette affiche rouge, au lieu de stigmatiser les hors-la-loi, produit l'effet inverse : pour toute la résistance, elle devient l'emblème du martyr ; les sympathisants se multiplient. Aragon écrira en 1956 un poème inspiré de la dernière lettre que Manouchian écrit à sa femme Mélinée, mis en musique en 1959 par Léo Ferré.



*« Ma Chère Mélinée, ma petite orpheline bien-aimée,
Dans quelques heures, je ne serai plus de ce monde. Nous allons être fusillés cet après-midi à 15 heures. Cela m'arrive comme un accident dans ma vie, je n'y crois pas mais pourtant je sais que je ne te verrai plus jamais.
Que puis-je t'écrire ? Tout est confus en moi et bien clair en même temps.*

Je m'étais engagé dans l'Armée de Libération en soldat volontaire et je meurs à deux doigts de la Victoire et du but. Bonheur à ceux qui vont nous survivre et goûter la douceur de la Liberté et de la Paix de demain. Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement. Au moment de mourir, je proclame que

je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit, chacun aura ce qu'il méritera comme châtiment et comme récompense.

Le peuple allemand et tous les autres peuples vivront en paix et en fraternité après la guerre qui ne durera plus longtemps. Bonheur à tous... J'ai un regret profond de ne t'avoir pas rendue heureuse, j'aurais bien voulu avoir un enfant de toi, comme tu le voulais toujours. Je te prie donc de te marier après la guerre, sans faute, et d'avoir un enfant pour mon bonheur, et pour accomplir ma dernière volonté, marie-toi avec quelqu'un qui puisse te rendre heureuse. Tous mes biens et toutes mes affaires je les lègue à toi à ta sœur et à mes neveux. Après la guerre tu pourras faire valoir ton droit de pension de guerre en tant que ma femme, car je meurs en soldat régulier de l'armée française de la libération.

Avec l'aide des amis qui voudront bien m'honorer, tu feras éditer mes poèmes et mes écrits qui valent d'être lus. Tu apporteras mes souvenirs, si possible, à mes parents en Arménie. Je mourrai avec mes 23 camarades tout à l'heure avec le courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille, car personnellement, je n'ai fait de mal à personne et si je l'ai fait, je l'ai fait sans haine. Aujourd'hui, il y a du soleil. C'est en regardant le soleil et la belle nature que j'ai tant aimée que je dirai adieu à la vie et à vous tous, ma bien chère femme et mes bien chers amis. Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu me faire du mal sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et ceux qui nous ont vendus. Je t'embrasse bien fort ainsi que ta sœur et tous les amis qui me connaissent de loin ou de près, je vous serre tous sur mon cœur. Adieu. Ton ami, ton camarade, ton mari ».

Le poète arménien est un résistant. Son combat est universel. Qu'il soit tombé, là-bas, sans trop savoir pourquoi, ou qu'il soit tombé pour la France, il est tombé pour une seule raison : **parce qu'il voulait être libre.**